

CHAPITRE 5

TRAITEMENT COGNITIF DES PSI :

APPORTS ET LIMITES

0. Introduction

Dans les trois volets précédents, nous nous sommes consacrée à l'application des paramètres cognitifs aux différentes occurrences présentant des SP locatifs introduits par les prépositions « *entre* », « *dans l'intervalle de* » et « *de... jusqu'à* ». Tout au long de ce travail analytique, nous avons cherché à mettre en évidence les écarts de signification de ces unités linguistiques ayant un fonctionnement grammatical similaire.

L'objectif de la présente section est d'élaborer une analyse contrastive de ces trois prépositions, dont chacune dispose d'une identité sémantique distinctive, afin de les scalariser et de les redistribuer selon leur sens. Après avoir révélé leurs divergences sémantiques, nous sommes en droit de nous poser la question suivante : S'agit-il d'une synonymie sémantique ou plutôt d'une synonymie grammaticale ?

De fait, le recours systématique aux relations conceptuelles auxquelles infère la structure cible/site semble être un argument soutenant la validité de cette application cognitive.

Toutefois, si le cognitivisme a prouvé son efficacité dans le domaine des représentations spatiales, l'appréhension, la visualisation et la schématisation de celles-ci ne seraient-elles pas sans contraintes ?

Quels seraient les apports et les limites de cette théorie récente dans l'explicitation du sémantisme et du fonctionnement de ces trois prépositions ?

1. Alternance prépositionnelle, synonymie problématique

Si, à travers un travail comparatif de ces trois prépositions, nous nous sommes assignée comme but de révéler leurs convergences et divergences en recourant à plusieurs approches, y compris le cognitivisme, c'est parce que ces unités sont en mesure d'introduire l'intervalle spatial et d'alterner dans plusieurs contextes. Leur commutation infère une analogie que la linguistique cognitive détermine par le concept emprunté à Wittgenstein de « *ressemblance de famille* », que nous avons déjà essayé d'accommoder aux prépositions « *entre* », « *dans l'intervalle de* » et « *de... jusqu'à* » dans l'explication de leur convergences sémantiques (Cf. supra). Nous tenons à souligner l'importance de ce concept cognitif en le réutilisant dans un autre type d'application, lorsque le contexte s'y prête.

1.1. Concept de Rdf appliqué à l'intervalle spatial

Un fait intéressant, qui retient d'emblée notre attention, est qu'on pourrait rattacher voire établir une corrélation entre le cognitivisme et l'idée de *ressemblance de famille*. Cette notion est susceptible d'être repérée avec la présence d'un terme précédant le relateur permettant de spécifier les traits du complément qui le suit.

De fait, plusieurs occurrences mettent en valeur la relation spatiale, non seulement par l'indication de la cible et du site, mais également par le recours à un substantif qui précède le SP. Ce substantif sert soit à la définition de l'intervalle spatial par la détermination de sa nature (pays, route, chemin, distance, intervalle, rivière, ville, nerf, etc.), soit à attribuer une autre spécification d'ordre sémantique, si ce dernier est susceptible d'être quantifié ou mesuré (kilomètre, mile, pied, pouce, toise, stade¹, etc.). Cela nous permettra d'établir deux typologies de spécification de l'intervalle spatial introduit par les trois relateurs « *entre* », « *dans l'intervalle de* » et « *de... jusqu'à* », la première qualitative, la seconde quantitative.

1.1.1. Détermination qualitative de l'intervalle spatial

274. Elle ne fait pas de connaissances, mais, avec ou sans ses sœurs, parcourt la ville *entre* (I/J) la Saône et le Rhône... (Marie Chaix, *Juliette, Chemin des Cerisiers*, 1985, p. 76).
275. ... le matériel fut parqué au camp *dans l'intervalle des* (E/*J) deux brigades d'infanterie. (*Notice sur les camps établis dans les environs de Compiègne et spécialement sur celui de 1834, 1835*, p. 3).

¹ TLFi, Stade : « ANTIQ. GR. Ancienne mesure de longueur, variant selon les lieux, de 600 pieds grecs en moyenne, soit environ 185 mètres ».

276. ... je passai au crible tout le pavillon¹ (E/I) de la salle de bains jusqu'à la cuisine, tâchant d'y dégoter des ustensiles... (Hervé Guibert, *L'incognito*, 1989, p. 189).

Dans ces trois exemples, nous avons des représentations spatiales variées. Cette variété s'atteste dans l'emploi de verbes locatifs, statiques vs dynamiques, (« fut parqué » vs « parcourt », « passai ») avec présence des différents éléments inhérents à une représentation cognitive de l'intervalle locatif, comme la C « elle », « le matériel », « je » et le S « la Saône et le Rhône », « deux brigades d'infanterie », « la salle de bains » et « la cuisine ». S'ajoute à ces deux éléments fondamentaux un substantif qui précède le SP précisant, en effet, la nature du S réel repris par les zones limitrophes. Ces deux limites de l'intervalle spatiale introduit respectivement par « entre », « dans l'intervalle de » et « de...jusqu'à » déterminent la position médiane du nouvel élément spatial. Cet antécédent souvent nominal : « la ville », « le camp », « le pavillon » par son contenu spécifie la nature du S. À voir de plus près, cet élément locatif antécédent, quoiqu'il rende les SP, introduits par ces trois prépositions, facultatifs et par conséquent des expansions supprimables, son contenu précise l'intervalle-Site touché dans sa quasi-totalité par le procès de l'entité-Cible.

1.1.2. Détermination quantitative de l'intervalle spatial

277. II (le réseau de chemins de fer) est électrifié sur 63 kilomètres entre (I/J) Culoz et Modane... (Antoine Albitreccia, *Ce qu'il faut connaître des grands moyens de transport*, 1931, p. 51).
278. ... ce philosophe, contemporain de Pompée dont il fut aimé, établissait une différence de 7 degrés et demi entre Rhodes et Alexandrie ; et l'estime de 5 000 stades (E/*J) dans l'intervalle de ces deux positions... (Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville, *Œuvres de d'Anville*, 1834, p. 154).
279. II_S (les territoires de chasse) s'étendaient aux plus fastes époques sur 1 200 km (E/I) de la Terre de Washington (côte sud) jusqu'au cap Seddon... (Jean Malaurie, *Les Derniers Rois de Thulé. Avec les Esquimaux polaires face à leur destin*, 1955, p. 153)+.

De même que pour la détermination qualitative de l'intervalle spatial introduit alternativement par « E », « I » et « J », nous avons trié des exemples illustrant la spécification quantitative de celui-ci. Dans notre recherche de ces cas, nous avons fait en sorte de sélectionner des représentations locatives validées par la nature de la C et du S, mais il se trouve que l'antécédent apporte une approximation quantitative de la dimension « 63 kilomètres », « 5 000 stades » et « 1 200 km ». Dans ce type de détermination, où la précision donnée

¹ Notre armée occupait alors tout le pays entre la Nabe et le Rhin... (Émile Erckmann et Alexandre Chatrian, *Histoire d'un paysan*, 1870, p. 102).

concerne l'étendue de l'intervalle par diverses unités de mesure, nous assistons à une spécification quantitative du site locatif. Celle-ci est souvent donnée dans un SP précédant l'intervalle spatial généralement décrit par les deux zones qui le délimitent de part et d'autre. C'est ce que nous pouvons observer dans les trois occurrences précitées.

Rappelons toutefois que si nous avons cherché à mettre en évidence cette spécificité d'un antécédent caractérisant l'intervalle spatial, c'est pour souligner le comportement analogue de ces trois prépositions. La triade : « *entre* », « *dans l'intervalle de* » et « *de...jusqu'à* » est compatible avec ce genre de configuration que nous pouvons abrégé comme suit :

antécédent (qualitatif/quantitatif) + prép. + intervalle spatial.

Avoir systématisé cet aspect de l'intervalle dans le cadre du concept de Rdf pourrait s'interpréter comme une prédilection de l'analyse cognitive de notre part, ce qui n'est pas un objectif¹ en soi. Il faudrait rappeler à cet effet que la distinction qualitative/quantitative a été déjà élucidée dans d'autres approches sémantiques, bien établies².

Cette caractérisation de l'intervalle spatial, qui passe non seulement par les outils cognitifs cible/site mais également par un spécificateur qualitatif ou quantitatif du domaine qu'introduit ce trio prépositionnel, nous fait saisir leur affinité distributionnelle.

Toutefois, cette ressemblance formelle ne nous a-t-elle pas incitée à chercher le sens spécifique de chacune de ces trois prépositions par le biais de l'approche cognitive ?

1.2. Calcul du sens et scalarisation des PSI

1.2.1. Caractérisation sémantique des PSI

Après le bilan descriptif de la notion d'intervalle telle qu'elle est mise en jeu par les trois prépositions, nous avons pu aboutir à des perceptions et des représentations qui divergent (cf. les interprétations cognitives statique/cinématique/dynamique illustrées respectivement dans les tableaux 12, 13 et 14).

¹ Dans l'élaboration de ce travail, nous nous sommes donné comme tâche de rendre compte de l'analogie fonctionnelle et sémantique de cette triade prépositionnelle. Pour ce faire, nous avons puisé dans plusieurs sources, même celles qui sont aux antipodes (les approches logico-formelle traditionnelle et cognitive), tout en essayant de préserver une certaine impartialité (les données statistiques sont présentes dans ces deux parties pratiques).

² Citons un non cognitiviste, comme par exemple Spang-Hanssen, 1963, p. 27.

Nous pouvons résumer leurs divergences en distinguant les traits sémantiques qui particularisent ces trois prépositions une à une, indépendamment de l'impulsion contextuelle et en particulier du sémantisme verbal.

La prép. « E » configure un intervalle prototypiquement bipolaire marquant un positionnement médian de la cible à mi-chemin des limites +/- indifférenciées. Ces dernières sont, a priori, données suivant la réception visuelle du locuteur qui cite souvent en premier l'élément locatif le plus saillant. (Indication pragmatique).

Pour la loc. prép. « I », l'espace qu'elle introduit est aussi délimité, avec la spécification de l'aspect fermé de l'intervalle. Cette fermeture caractéristique met en valeur le positionnement focal de la C incluse dans le S, se présentant comme un continuum, où les frontières +/- indifférenciées ont tendance à être moins discernables qu'avec la prép. « E ».

En ce qui concerne la forme d'intervalle véhiculée par les prép. corrélées « J », nous avons un premier type statique qui souligne l'étendue de ce dernier, et un second format qui figure une trajectoire. Dans la première configuration, où l'intervalle dépend d'un verbe d'état, la taille de la C a tendance à atteindre celle du S. Quant à la deuxième représentation, mettant en évidence un verbe d'action pour les représentations cinématique et dynamique, la taille de cette C se réduit $C < S$. Outre cette réduction de taille, il est à noter une valorisation faisant ressortir l'aspect distinctif d'intervalle temporalisé qu'exprime exclusivement « J ». Que la configuration soit statique, cinématique ou dynamique, nous observons la présence de la spécificité prototypique de l'intervalle parfaitement bipolaire introduit par « J », doté d'orientation, allant d'une limite initiale à une limite d'aboutissement.

Tableau 15 : Spécifications sémantiques des prépositions « entre », « dans l'intervalle de » et « de... jusqu'à » basées sur la distinction cognitive cible/site

Prépositions		entre	dans l'intervalle de	de... jusqu'à
Cible	positionnement	médian	focal contenu $\subset$ contenant	étendue/parcours
	taille	Cible < Site		Cible = Site (statique)
				Cible < Site (action)
Site	frontières	indifférenciées		bipolaire différenciées
		bipolarité - discernables (statique)	moins discernables	limite initiale → limite finale

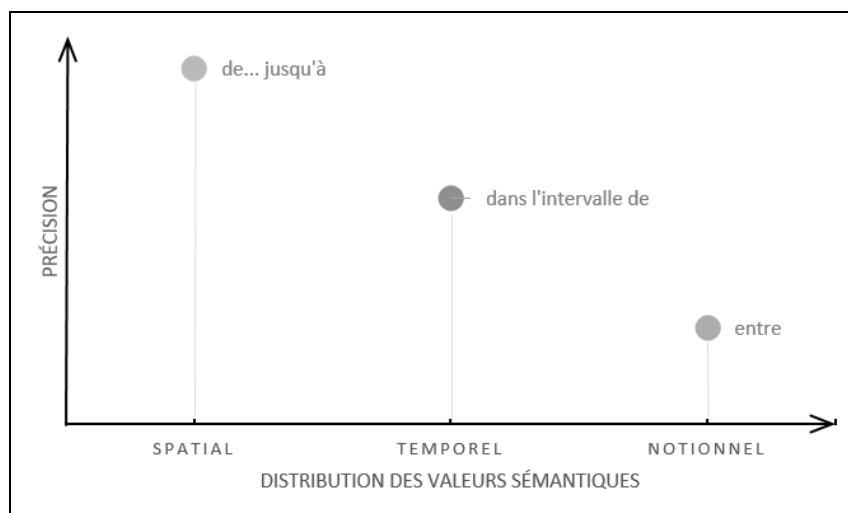
Ces critères cognitifs de distinction sémantique, particularisant « entre », « dans l'intervalle de » et « de... jusqu'à », sont aussi développés dans les parties précédentes et leurs informations essentielles sont résumées dans le tableau 15.

1.2.2. Scalarisation sémantique des PSI

Comme explicité dans la *Répartition comparative des valeurs sémantiques de la triade prépositionnelle* (graphique 4 de la deuxième partie), nous avons pu discerner les écarts de distribution de ces trois unités, selon leurs valeurs sémantiques. En effet, l'examen des données de *Frantext* souligne une supériorité de la signification spatiale des prép. corrélées « J », soit 71 % de la totalité de leurs emplois, par rapport à une supériorité de l'aspect temporel de la loc. prép. « I », avec 67 % des cas, et une fréquence des utilisations notionnelles de la prép. « E », qui correspond à 69 % de l'ensemble de ses usages. Cette primauté de la valeur spatiale attestée par les prép. corrélées « J » s'ajoute aux propriétés sémantiques que celles-ci cumulent et attribuent au SP locatif qu'elles introduisent.

Ces propriétés caractéristiques sont synthétisées dans le tableau précédent, afin de nous permettre de différencier cette unité des deux autres prép. « E » et « I ». C'est sur la base de ces données que la construction prépositionnelle « J » serait scalarisée la plus spatiale et la plus précise, voire la plus expressive dans la caractérisation aspectuelle de l'intervalle qu'elle configure. Nous pouvons simplifier l'agencement sémantique de ces PSI comme suit :

Graphique 6 : Hiérarchisation selon l'ordre d'expressivité des PSI



Le travail comparatif de ces trois prép., confirmé par leurs tests de substitution, nous a permis d'évaluer leurs contenus distinctifs et de déterminer leurs apports dans la plausibilité de l'intervalle spatial qu'elles introduisent. Ce qui nous a amené à discerner leurs contenus intrinsèques, abstraction faite du contexte et spécialement des aspects : statique, cinématique et dynamique des verbes

qui les régissent. Ces prépositions ont été scalarisées (calcul de sens), comme illustré ci-dessus, selon une gradation sémantique hiérarchisant leur ordre de précision de la localisation de la C par rapport au S, ainsi que leur champ d'application prépondérant. Suite à cette scalarisation, nous rappelons que :

« E » marque un positionnement médian¹ entre deux limites +/- indifférenciées < à « I », qui indique un positionnement focal² du type contenant $\subset$ contenu < aux prép. corrélées « J » communiquant une localisation précise de type étendue/parcours d'un début à une fin.

Leurs écarts sémantiques nous incitent à reconsidérer cette question connexe : L'alternance de « *entre* », « *dans l'intervalle de* » et « *de... jusqu'à* » présente-t-elle une réelle équivalence synonymique ?

1.3. Synonymie sémantique ou synonymie grammaticale ?

L'examen du sémantisme de ces trois cas prépositionnels nous a fourni une confirmation de la divergence de leur contenu. Pour cette raison, nous les avons arrangés en fonction de leur orientation sémantique et de leur expressivité. Leur alternance dans les mêmes contextes (cible/site) a toujours maintenu inchangée une différence de désignation, marquant la particularité distinctive de ces trois éléments de relation et influençant la compréhension de l'intervalle spatial.

Plusieurs linguistes se sont intéressés à définir la notion de synonymie. Nous nous référons, à ce propos, à celle que développe De Saussure, dans *Cours de linguistique générale*, où il postule que

dans l'intérieur d'une même langue, tous les mots qui expriment des idées voisines se limitent réciproquement : des synonymes comme *redouter*, *craindre*, *avoir peur* n'ont de valeur propre que par leur opposition ; si *redouter* n'existait pas, tout son contenu irait à ses concurrents³.

Quoique les descriptions de la synonymie ne soient initialement réservées qu'aux unités lexicales où plusieurs signifiants renvoient a priori au même signifié, notre tâche consiste en une extension de cette notion au paradigme des unités grammaticales. Nous serons amenée à vérifier le degré de ressemblance

¹ « *Entre* » implique un positionnement médian de la cible par rapport aux frontières du site différent de l'emplacement équidistant que peut introduire une locution prépositive plus expressive comme « *au milieu de* ».

² Le positionnement focal de la cible par rapport au site qu'introduit la locution prépositive « *dans l'intervalle de* » est moins précis, moins catégorique que celui de la locution prépositive « *au centre de* ».

³ Ferdinand De Saussure, *op. cit.*, p. 160.

synonymique qui unit certaines prépositions, généralement catégorisées comme dénuées de sens, à travers l'étude des cas : « *entre* », « *dans l'intervalle de* » et « *de... jusqu'à* » dans une perspective cognitive.

Tout au long de notre travail comparatif de ces trois prépositions, nous avons indiqué *les conditions nécessaires et suffisantes* pour qu'elles puissent commuter en précisant leurs nuances distinctives. Ces unités s'accommodent avec différents contextes, ce qui a rendu un recensement sommaire conditionnant leurs emplois convergents et divergents une opération difficile. Comme précité, ce qui unit ces éléments, catégorisés comme prépositions pleines, c'est le sémantisme de l'intervalle, d'un espace délimité incluant la cible. Ce sémantisme ferait office d'un facteur commun confirmant l'idée de Rdf et de leur concordance sémantique. Afin d'examiner la relation entre ces trois PSI, dites quasi synonymiques, nous essaierons de confronter, dans des contextes minimaux, leurs contributions respectives quant à la plausibilité de l'intervalle spatial qu'elles introduisent, qu'il s'agisse d'un contexte statique (P 310) ou de type action (P 311).

280. ... on se contentait de faucher ~~les prairies~~ situées *entre* (I/J) *le village et l'alpe*¹...
(Jean Brunhes, *La Géographie humaine*, 1942, p. 249).

281. ~~L'Abbé Amplepuis~~ voltigeait *entre* (I/J) *l'autel et le portail*. (Joseph Malègue, *Augustin ou le Maître est là* : t. 1, 1933, p. 66).

Dans le tableau 15, nous avons tenté une spécification sémantique relative à chacune de ces trois prép., pour en déduire un considérable écart entre elles. De fait, « E » et « I » ne sauraient exprimer une orientation de l'intervalle allant d'un début à une fin que désignent les prép. corrélées « J ». Au même titre, la relation topologique d'inclusion de la C par rapport au S ne pourrait être dénotée que par la loc. prép. « I ». Certes, « E », scalarisée comme la moins expressive, présente la prép. attribuant à l'intervalle l'interprétation la plus floue, la plus plurivoque. C'est ce qui lui facilite, paradoxalement, une accessibilité combinatoire plus développée par rapport aux deux autres unités plus complexes.

Ces constatations, qui ont été également démontrées dans le volet logico-formel classique, motivent un questionnement sur le bien-fondé du traitement cognitif dans la description sémantique et plus encore dans l'alternance quasi synonymique de ces trois PSI.

¹ *Dictionnaire de l'Académie française*, 9^e édition, 2005. Entrée « ALPE », substantif XV^e siècle. Emprunté du latin *alpis*, au pluriel *alpes*, « les Alpes ». 1. Vieilli. Haute montagne. 2. Pâturage à grande altitude, où les troupeaux passent la belle saison (on dit aussi *Alpage*). <http://atilf.atilf.fr/>.

1.3.1. La synonymie sémantique *salva veritate*

L'utilité de l'analyse pragmatique appliquée à la sémantique cognitive dans l'explicitation de la synonymie des expressions spatiales telles que les prépositions a été démontrée par plusieurs linguistes. En ce sens, la concurrence d'emploi de ces unités indexicales (embrayeurs spatiaux) commutables dans les mêmes contextes donne lieu, selon la sémantique cognitive, à des illustrations diverses de leurs significations dont traite la pragmatique (cf. supra : l'intention du locuteur en contexte). À ce propos, Aurnague souligne que :

Le problème des relations entre schémas abstraits est également abordé par l'auteur qui se concentre en particulier sur les situations où plusieurs schémas – et, par conséquent, plusieurs expressions spatiales – peuvent s'appliquer à la même configuration. Le choix entre plusieurs descriptions linguistiques, c'est-à-dire l'adoption d'une perspective particulière, dépend alors de facteurs pragmatiques complexes tels que les intentions du locuteur, la saillance respective des schémas candidats, etc.¹

Ainsi, le souci de représentativité, auquel se sont attachés les cognitivistes, fait certes ressortir leur décalage quant à la détermination du sens de l'intervalle. En effet, dans les tests évaluant la synonymie de « E », « I » et « J » nous avons choisi l'approche contrastive afin de mettre en évidence l'impact sémantique spécifié par chacune d'entre elles (cf. graphique 6 Hiérarchisation selon l'ordre d'expressivité des PSI). De fait, quoiqu'elles soient en mesure d'introduire l'intervalle spatial, leur alternance ne conduit pas à une identité de sens. Nous parlons d'une altération de la valeur de vérité du moment que chaque unité modifie le sens. Par conséquent, il en découle une différence de la représentation de la C par rapport au S.

Sur le plan référentiel, ces unités intersubstituables ne pourraient être considérées comme des synonymes *salva veritate*, car elles apportent à l'intervalle introduit des désignations qui divergent, comme nous l'avons démontré tout au long de ce travail descriptif relevant de la sémantique cognitive à laquelle nous avons soumis une vérification pragmatique.

Au sujet de cette déformation de signification que peut engendrer des équivalents commutables classés comme des synonymes, la réponse cognitive fait référence au concept logique de *salva veritate* de Leibniz. Ce concept

¹ Aurnague, Michel, *Les structures de l'espace linguistique : regards croisés sur quelques constructions spatiales du basque et du français*, Éditions Peeters (Bibliothèque de l'Information Grammaticale 56), Paris, Louvain, 2004, p. 20.

postule que : « *Eadem sunt qui substitui possunt salva veritate* [sont identiques ceux que l'on peut substituer (l'un à l'autre) en préservant la vérité]¹ ». Cette loi a été mise à l'épreuve par Frege : « Si nous avons raison de penser que la dénotation d'une proposition est sa valeur de vérité, celle-ci ne doit pas être modifiée quand on substitue à une partie de proposition une expression de même dénotation, quoique de sens différent »². C'est ce qu'illustre Daniel Laurier par :

l'intuition que deux énoncés comme : « Le maître de Platon est un Grec » et « Socrate est un Grec » ne sont pas synonymes et n'ont pas la même valeur cognitive [...] c'est précisément cette différence de valeur cognitive qui se manifeste dans le fait que des termes singuliers qui dénotent la même chose ne sont pas intersubstituables *salva veritate* dans les contextes indirects, et qui menace le principe de l'intersubstituabilité de la dénotation³.

Faut-il rappeler que ladite loi validant la synonymie s'est principalement appliquée à des unités lexicales comme s'interprète le compte-rendu chomskyen :

La synonymie cognitive (ex : « oculiste » et « médecin des yeux ») exige que les expressions synonymes puissent être substituées *Salva veritate*, même dans le style indirect. Mais elle est attribuée à des expressions ayant des connotations très différentes (« médecin des yeux » fait penser au parler populaire ou enfantin, ce qui n'est pas le cas pour « oculiste »)⁴.

Suite à ces constatations, nous pouvons dire que la substitution de ces trois PSI affecte la valeur de vérité produisant des réalisations de types différents dues à leurs identités sémantiques distinctes. (Cf. ci-dessus les descriptions et les schématisations de la sémantique cognitive de ces PSI). Du moment que nous constatons que « *entre* », « *dans l'intervalle de* » et « *de... jusqu'à* » ne pourraient être appréhendés comme des équivalents synonymiques *salva veritate* reste à s'interroger : La substitution de ces PSI dans divers contextes configure-t-elle une synonymie grammaticale de type *salva congruitate* ?

¹ Gottfried Wilhem Leibniz, *Opuscules et fragments inédits de Leibniz, Extraits des manuscrits de la Bibliothèque Royale de Hanovre*, édité par Louis Couturat, Paris, Felix Alcan éditeur, 1903, p. 259.

² Gottlob Frege, trad. de l'allemand par Claude Imbert, « Sens et dénotation », dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Éditions Seuil, 1971 [éd. allemande 1892], p. 111.

³ Daniel Laurier, *Introduction à la philosophie du langage*, Bruxelles, Éditions Mardaga, 1980, p. 206.

⁴ Noam Chomsky, « Syntaxe logique et sémantique : leur pertinence linguistique » *Langages*, 1^{re} année, n° 2, 1966, p. 45-46.

1.3.2. *Synonymie grammaticale salva congruitate*

Les occurrences (P 310) et (P 311) exposent clairement le problème de l'alternance de ces prép. considérées à tort comme des synonymes. En effet, étant donné que l'interprétation de l'intervalle diffère selon la prép. employée, nous déduisons que leur alternance influe sur la valeur de vérité illustrée dans les variations schématiques précédentes.

De toute évidence, l'écart sémantique qu'opère la substituabilité de « E », « I » et « J » affecte la représentativité de l'intervalle. Ce qui nous amène à relativiser leur rapport de ressemblance en parlant plutôt d'une synonymie partielle. Ainsi, même si d'autres relateurs pourraient s'appliquer, dans ces mêmes contextes, comme « vers », « près de », « loin de », « en face de », « aux alentours de », etc., la notion d'intervalle disparaît dans les descriptions configurées par cette nouvelle liste prépositionnelle introduisant des effets de sens complètement équivoques voire antonymiques.

De fait, la loi de Leibniz, relative à la substituabilité *salva congruitate*, caractérise ce qui est « 'remplaçable *salva congruitate*' c'est-à-dire, en supposant que l'expression originale ait du sens, la nouvelle expression obtenue par le remplacement aura aussi du sens, pourtant elle n'aura pas nécessairement le même sens que l'originale...¹ ». C'est toujours autour de cette loi, que des auteurs cognitivistes ont cherché la résolution de la synonymie des items grammaticaux. Dans ce cadre, nous pouvons nous référer à l'étude élaborée par Fabienne Martin et Marc Dominicy sur la synonymie grammaticale de « à travers » et « au travers de », mettant à exécution cette loi, en postulant que : « il y a "synonymie grammaticale" si, et seulement si, deux expressions sont substituables l'une à l'autre *salva congruitate*² ».

Ce principe appliqué à « E », « I » et « J » induit une équivalence distributionnelle, car ces relateurs sont caractérisés par des facultés combinatoires développées validées par les nombreux contextes acquiesçant leur substituabilité. Dans ces différents contextes passés en revue dans l'analyse pratique, ces relateurs conservent la cohésion grammaticale et produisent des sens approchants, qui conservent l'idée de l'intervalle, validant ipso facto leur analogie distributionnelle.

¹ « 'replaceable *salva congruitate*' that is, supposing the original expression to be meaningful, the new expression obtained by the replacement will also be meaningful, though it will not necessarily have the same meaning as the original one... », Timothy C. Potts, *Structures and categories for the representation of the meaning*, Cambridge University Press, 1994, p. 57.

² Fabienne Martin et Marc Dominicy, « À travers, au travers (de) et le point de vue », *Travaux de linguistique*, n^{os} 41-42, 2001, p. 214.

Par le recours aux cas prépositionnels « *vers* », « *près de* », « *loin de* », « *en face de* », « *aux alentours de* », nous avons voulu confirmer l'existence d'une interchangeabilité fonctionnelle entre ces unités grammaticales susceptibles de commuter avec « *entre* » dans les exemples (P 310) et (P 311). Cependant, malgré leur adaptation aux énoncés intégrant « *entre* », on ne peut parler, en aucun cas, d'une synonymie grammaticale, puisqu'ils n'arrivent pas à développer une analogie sémantique c.-à-d. l'idée de l'intervalle disparaît.

Concernant la substituabilité des PSI « *entre* » avec « *dans l'intervalle de* » et « *de... jusqu'à* », leur alternance met en évidence l'idée de l'intervalle spatial avec des variations sémantiques distinctives. Du point de vue grammatical, il s'agit plutôt d'une équivalence fonctionnelle confirmée par la congruence de leurs distributions respectives. Même si, ces prépositions ne présentent pas une équivalence parfaite quant à la configuration de l'intervalle infirmant, de la sorte, la synonymie *salva veritate*, nous retenons que leur cohésion grammaticale marque l'équipollence¹ de leur distribution. C'est ce qui permet de confirmer leur substituabilité *salva congruitate*.

Suite à cet essai de description cognitive, nous pouvons déduire que l'intersection sémantique de cette triade prépositionnelle : « *entre* », « *dans l'intervalle de* » et « *de... jusqu'à* » s'opère, de toute évidence, autour de la notion d'intervalle spatial que chacune d'entre elles configure à sa manière. S'ajoute à cette ressemblance de signification une analogie fonctionnelle validant leur inter-changeabilité dans plusieurs contextes. Néanmoins, il faut relativiser ces constatations répertoriées comme propres à la sémantique cognitive, car elles sont déjà confirmées par les théories linguistiques plus traditionnelles (cf. Partie 2).

Par ailleurs, dans le cadre de cette remise en question, nous essaierons de passer en revue les apports et les limites assignés au cognitivisme non seulement dans le domaine des prépositions spatiales, mais aussi dans le traitement d'autres phénomènes linguistiques.

¹ Nous nous référons à ces trois définitions pour expliciter cette idée : « Équipollence : terme didactique. Il ne se dit guère que dans cette phrase, L'équipollence des propositions, pour dire, des propositions qui reviennent, qui équivalent l'une à l'autre. / Équipollent : L'un est équivalent à l'autre ». Dictionnaire de l'Académie française, Paris, 1811. « On trouve continuellement des phrases équipollentes, c'est-à-dire divergentes quant aux mots mais en accord quant au sens... », dans Johannes Clauberg, trad. du latin par Jacqueline Lagrée et Guillaume Coqui, *Logique ancienne et nouvelle*, Vrin, 2007 [1654], p. 221. « L'équipollence représente le moindre changement en conservant la somme des forces dans une autre distribution entre les corps, leurs vitesses et leurs directions », dans Gottfried Wilhelm Leibniz, trad. de l'allemand et com. Michel Fichant, *La réforme de la dynamique*, Vrin, 1994, p. 289.

2. Apports du cognitivisme

2.1. Apports de la sémantique cognitive dans l'explication des PSI

Il est important de faire remarquer que l'espace a constitué un thème de prédilection chez les cognitivistes qui se sont intéressés à systématiser son expression au moyen du paradigme prépositionnel. Pareil projet s'est fondé sur une sémantique localiste qui met le sens spatial au centre de sa systématique d'analyse. Localisme, qui plus est inscrit dans les appellations éloquentes de Vandeloise *cible/site* pour transposer le modèle anglais (*trajector/landmark* de Langacker, *figure/ground* de Talmy) auxquelles nous avons fait référence tout au long de nos descriptions de l'intervalle spatial, pour leur caractère efficient et systématique.

C'est ce qui a motivé notre sélection de la perspective cognitive dans la résolution sémantique des prépositions « *entre* », « *dans l'intervalle de* » et « *de... jusqu'à* » (primarité de la valeur spatial, hiérarchisation des trois champs d'application, polysémie, croisement quasi synonymique, etc.).

D'ailleurs, Lakoff insiste sur le fait que « le sens spatial est généralement pris pour être plus central, ou prototypique, et le sens temporel lui est rattaché par la métaphore¹ ».

Certes, cette nouvelle théorie s'oppose dans sa conceptualisation de la dérivation sémantique verticale à l'approche anti-localiste horizontale, mettant les trois champs d'application au même niveau.

Toutefois, il convient de rappeler que ce principe de primarité de la valeur spatiale attribuée aux prépositions remonte déjà à Apollonius (II^e s.), Planude² (fin XIII^e-début XIV^e s.), Condillac³ (1746)..., Hjelmslev¹ (1935), etc.

¹ « *The spatial sense is generally taken to be more central, or prototypical, and the temporal sense is related to it via metaphor* », in George Lakoff, *op. cit.*, 1987, p. 416-417.

² « C'est justement une telle confusion que révèle le passage où Maximus Planudes fonde, pense-t-on généralement, une théorie "localiste" du cas : à un résumé de l'introduction à la *Syntaxe* d'Apollonius, où l'ordre des cas est mentionné en passant, Maximus ajoute un "embellissement" en se servant de matériaux qu'il adapte (par l'intermédiaire d'Heliodorus) à partir de la discussion d'Apollonius sur l'ordre des relations spatiales, chacune pouvant être exprimée par un cas déterminé », dans David L. Blank, « Apollonius and Maximus on the Order and Meaning of the Oblique Cases », dans *The History of Linguistics in the Classical Period*, John Benjamins Publishing, 1987, p. 81.

³ « Le premier emploi des prépositions a été de remarquer des rapports entre les objets sensibles. Mais parce que les idées abstraites, exprimées par des noms substantifs, prennent, dans notre imagination, presque autant de réalité que les choses en ont au dehors, elles

Outre cette primauté spatiale, les cognitivistes se sont penchés sur la question de la polysémie prépositionnelle, en recourant à l'hypothèse de la métaphore comme étant le moteur des extensions sémantiques variées pouvant être exprimées par ces unités. Leur développement est de toute évidence novateur par rapport à une conception linguistique traditionnelle – catégorisant, généralement, ces unités comme grammèmes dénués de sens et n'assumant que la fonction syntaxique de relateur.

Ce développement se confirme dans la focalisation de Lakoff sur la structure spatiale des « *image schema* », Lakoff (1987, p. 283). Celle-ci devrait être analysée dans un système de correspondances métaphoriques. De nombreux usages de prépositions, ayant principalement une signification spatiale, sont considérés comme étant métaphoriques quand ils sont appliqués à d'autres domaines (cf., e.g., Brugman 1981 et Herskovits 1986). Par exemple, les unités « *dans* », « *à* », « *sur* », « *sous* », etc. expriment principalement des relations spatiales et quand elles sont combinées avec des mots non locaux elles créent une représentation mentale « structurée spatialement » de l'expression².

Tous ces éléments cognitifs ont été pris en considération lors de notre analyse descriptive de la valeur qu'ajoutent ces trois prépositions à la représentation de l'intervalle spatial. En fait, à partir de celle-ci, le principe de transfert

peuvent être considérées comme ayant entre elles des rapports à peu près semblables à ceux qui sont entre les objets sensibles. C'est pourquoi on dit, *de la vertu au vice*, comme *de la ville à la campagne* », dans Étienne Condillac, *op. cit.*, 1746, p. 108-109.

¹ « Wüllner accepte et élabore plus en détail la découverte de Bernhardt selon laquelle les significations fondamentales des cas et des prépositions recouvrent une seule et même catégorie conceptionnelle. Le phénomène subjectif désigné par cette catégorie est la *conception spatiale*, cette conception est appliquée par le sujet parlant aux divers ordres du phénomène objectif, qu'il s'agisse de l'espace, du temps, de la causalité logique ou de la rection syntagmatique », dans Louis Hjelmslev, *op. cit.*, p. 37.

² « *In the tradition of Lakoff and Langacker, focus has been on the spatial structure of the image schema (the very name "image" schema indicates this). Lakoff (1987, p. 283) goes as far as putting forward what he calls the "spatialization of form hypothesis" which says that the meanings of linguistic expressions should be analyzed in terms of spatial image schemas plus metaphorical mappings. For example, many uses of prepositions, which primarily have a spatial meaning, are seen as metaphorical when applied to other domains (see, for example, Brugman 1981 and Herskovits 1986). Words like "in," "at," "on," "under," etc, primarily express spatial relations and when combined with non-locational words they create a "spatially structured" mental representation of the expression. These spatially structured representations are, naturally, also used when we are interpreting visual information. Herskovits (1986) presents an elaborated study of the fundamental spatial meanings of prepositions and she shows how the spatial structure is transferred in a metaphoric manner to other contexts.*

métaphorique peut valider les extensions sémantiques des prépositions aux autres domaines : temporel et notionnel.

Ce paramètre cognitif de métaphore aurait servi à souligner la commodité de la distinction cible/site qui se profile dans les représentations mentales des emplois temporels et notionnels de la triade prépositionnelle « *entre* », « *dans l'intervalle de* » et « *de... jusqu'à* ». C'est ce qui s'atteste dans des exemples, tels que :

282. ~~Mes origines sociales~~ se situent *entre la petite et la moyenne bourgeoisie...* (Jules Romains, *Le Dieu des corps*, 1928, p. 210).
283. Ce que nous avons essayé de faire ce soir, c'est de ~~nous~~ installer *dans l'intervalle de ce remords...* (Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence*, 1967 p. 95).
284. Voilà ~~un homme~~ qui s'est avancé *du plus bas degré jusqu'au plus haut dans sa partie...* (Maine de Biran, *Journal* : t. 2 : 1er janvier 1817-17 mai 1824, 1824, p. 286-287).

Il s'agit bien entendu d'un modèle prototypique qui confirme la cohérence de ces formules imprégnées du sens spatial initial. Les relations topologiques seraient à appréhender mentalement dans des emplois non spatiaux (inclusion fictive). Ce stade empirique validant l'extension du concept cognitif cible/site aurait légitimé selon les cognitivistes le fait de les considérer comme des termes systématiques, voire universels, compte tenu de leur intelligibilité théorique et de leur efficience pratique.

Certes, cette terminologie se révèle profitable dans les quelques exemples, qui valident l'aspect fonctionnel des éléments topologiques cibles vs site, mais il faut reconnaître que ce qui a joué en faveur d'une telle interprétation locative métaphorique, c'est la présence de verbes situatifs et le substrat spatial présent dans les termes usités (haut, bas, etc.). À vrai dire, il faut se méfier de cette tendance hâtive à la systématisation du modèle théorique cognitif, encore novice par rapport aux théories plus établies. Cela s'infirme dans de nombreuses occurrences non locatives sur lesquelles nous reviendrons plus en détails.

Par ailleurs, la référence à Descès a été avantageuse dans la mesure où son raisonnement nous a éclairée sur la corrélation espace-temps que nous avons appliquée à la triade prépositionnelle « *entre* », « *dans l'intervalle de* » et « *de... jusqu'à* », soulignant de la sorte la nuance distinctive d'intervalle temporalisé pour la construction en tandem (« *de... jusqu'à* »). Nous avons également cherché à mettre à profit sa trichotomie aspectuelle cognitive pour élaborer une typologie distribuant l'intervalle en représentations statique, cinématique ou dynamique. Ce linguiste considère que

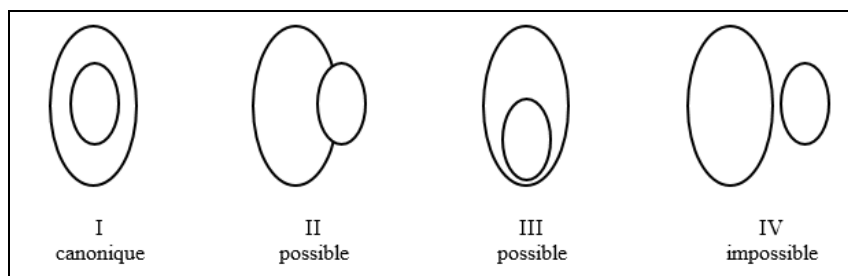
les sciences cognitives nous invitent à penser plutôt ces problèmes par le biais de représentations, non pas autonomes, mais insérées dans des architectures qui articulent différents niveaux et types de représentations [...] compatibilités représentationnelles entre différentes activités cognitives, le langage étant l'une de ces activités¹.

Le souci majeur de la sémantique cognitive ne s'inscrit-il pas dans cette ambition de décrire les éléments linguistiques en recourant aux différents domaines de connaissance ?

Ce souci est observable principalement dans l'attachement à la représentativité des configurations spatiales prototypiques. C'est ce que signale Beate Hampe en disant : « ... la plus vaste somme d'attention depuis la première application de la notion de l'«image schema» jusqu'à l'analyse de la polysémie prépositionnelle² ».

Notons que Vandeloise s'est préoccupé de souligner les caractéristiques de certaines prépositions locatives, c'est dans ce cadre que s'inscrivent ces projections horizontales de la cible et du site des expressions « *au-dessus de/en dessous de* ». Les représentations (I & III) pourraient s'appliquer à la locution prépositive « *dans l'intervalle de* » :

Figure 53 : Projections horizontales de la cible et du site pour la locution prépositive « *en dessous de* », selon Vandeloise³



D'ailleurs, c'est dans cette perspective que s'explique notre choix de la locution prépositive « *dans l'intervalle de* » plus spatiale et plus schématisable du point de vue cognitiviste, par rapport à la locution prépositive « *en l'intervalle de* » se réduisant aux domaines abstraits : temporel et notionnel.

¹ Jean-Pierre Desclès, *op. cit.*, 1991, p. 85.

² « ...the vastest amount of attention since the first application of the notion of image schema to the analysis of prepositional polysemy », Beate Hampe, « Image schemas in Cognitive Linguistics : Introduction », dans *From Perception to Meaning : Image Schemas in Cognitive Linguistics*, Mouton de Gruyter, Berlin, 2005, p. 7.

³ Claude Vandeloise, *op.cit.*, 1986, p. 98.

Au demeurant, nous devons à ce linguiste un lexique caractérisant les relations topologiques qu'impliquent ces éléments relationnels (cible, site, intrinsèquement orienté, accès à la perception, axe vertical, frontal, etc.), avec une indication des restrictions de sélection et un agencement des configurations comme illustré ci-dessus.

Mentionnons, en ce qui concerne la conceptualisation cognitive des éléments de la relation spatiale, qu'elle soit uni-, bi- ou tridimensionnelle, que le principe de cible < site a été validé par la quasi-totalité des cas analysés. Or, même s'il se trouve que ce modèle théorique soit contrarié dans l'usage par des contre-exemples qui dérogent à cette norme canonique, les cognitivistes maintiennent leurs paramètres logico-formels dans le traitement analytique des cas. C'est ce qui a été avancé par Vandeloise dans les exemples : « l'arbre est dans le pot », « le fil est dans l'aiguille »¹. En effet, dans ces cas, il faut concevoir la « partie utile » de cette cible qui est incluse dans le site, sans le dépasser en taille, c.-à-d. le pied de l'arbre, les racines, confirmant la validité de la règle (la condition $A < B$ inscrite par Cooper (1968) dans sa définition de la préposition anglaise « *in* »²). Ce type de scène nous met en présence de relations topologiques spécifiques où la cible est incluse partiellement dans le site. Pour que le site puisse intégrer la cible, il faut que la partie d'intersection de l'entité localisée ne dépasse pas les frontières de l'intervalle-contenant. Signalons au demeurant que, dans les représentations égocentriques, nous admettons la non-pertinence de ce prototype cognitif (cible < site), dans des propositions comme « le ciel est au-dessus de nos têtes, le sol est sous nos pieds, etc. ».

Nous devons insister sur le fait que l'impact du cognitivisme a été considérable pour son dispositif descriptif élaboré dans le traitement de la notion d'espace, et spécialement dans la modélisation d'une analyse applicable aux prépositions. Ce vocabulaire spécifique nous a outillée dans ce deuxième volet pratique.

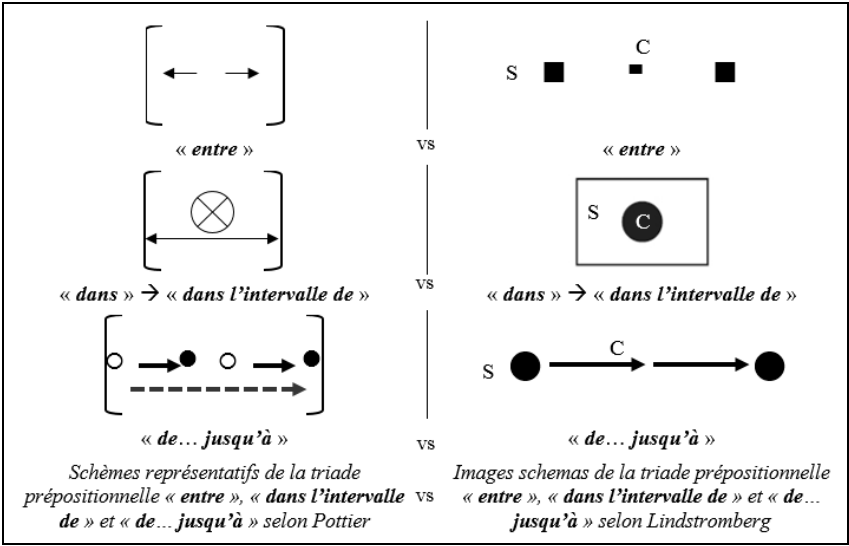
Certes, la tendance à la schématisation a été une tradition heuristique pratiquée depuis longtemps. Toutefois, il faut rappeler que les cognitivistes, même s'il semble qu'ils se soient inspirés en linguistique des illustrations des schèmes représentatifs de Pottier, ont affiné le système de représentation en établissant le concept d'« *image schema* » prototypique. Cette conceptualisation a servi à prouver le bien-fondé d'une perspective qui s'inscrit d'emblée dans la coopération des différents processus mentaux, afin de rendre compte de la

¹ *Ibid.*, p. 215.

² *Ibid.*

relation entre le langage et le monde, entre la forme et le sens. C'est ce qui s'illustre dans le recours aux descriptions géométriques dans l'élaboration de ces « *images schemas* ». À partir de l'observation des cas analysés dans la perspective cognitive, nous réalisons une certaine similarité entre les schèmes représentatifs de Pottier avec les « *images schemas* » cognitifs. C'est ce qui s'illustre dans la reconstitution comparative de la triade prépositionnelle « *entre* », « *dans l'intervalle de* » et « *de... jusqu'à* » synthétisée comme suit :

Figure 54 : Représentation comparative des schèmes représentatifs classiques et des « *images schemas* » cognitifs



De fait, quoique les « *images schemas* » cognitivistes aient l'avantage de fournir plus de détails sur la relation topologique de cible/site (surtout dans les représentations de Langacker *trajector* (tr)/ *landmark* (lm)), nous reviendrons plus bas dans la partie *les limites du cognitivisme* sur le chevauchement entre les illustrations schématisques des théories pré-cognitives et celles du cognitivisme lui-même.

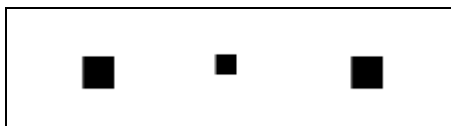
Outre la distinction « *between/in between* »¹, les figures relatives à la configuration de la préposition anglaise « *between* »² de Lindstromberg ont contribué à

¹ « *Entre/entredoux* » : Entredoux \ã.tʁə.dø\ masculin invariable (orthographe rectifiée de 1990). *Journal Officiel de la République française*, 6 décembre 1990, *Les rectifications de l'orthographe*, Éditions des documents administratifs, p. 4. *Dictionnaire de l'Académie française*, 9^e édition, Entrée « *entredoux* » : <http://atilf.atilf.fr/>.

² Lindstromberg, Seth, *English Prepositions Explained*, John Benjamins, Amsterdam, 2010, p. 89.

une meilleure compréhension de son équivalent français « *entre* », dont l'« *image schema* » prototypique serait :

Figure 55 : La signification basique probable de « *between* » selon Lindstromberg



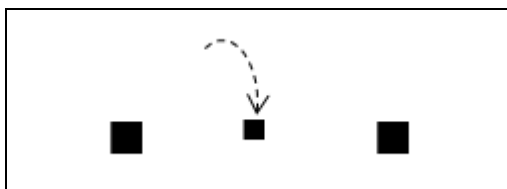
S'ajoutent à cette schématisation prototypique d'autres configurations possibles applicables à « *entre* » :

Figure 56 : Trois scènes additionnelles possibles de « *between* »



Cette variété schématique constitue un argument de la polysémie prépositionnelle, car « *entre* » combiné à des contextes dynamiques peut retracer la forme d'une trajectoire :

Figure 57 : « *Between* » utilisé pour indiquer le point final d'une trajectoire



Bien que la critique ait reproché aux cognitivistes leur systématique mécanique de prototypie, nous devons nuancer ce reproche en faisant référence à l'utilité de leurs modèles de représentation des configurations spatiales dans la compréhension de l'intervalle. (Cf. les représentations répertoriées dans différents contextes et illustrées ci-dessus).

Au gré des variations contextuelles et de la trichotomie aspectuelle cognitive, nos illustrations des « *images schemas* » relatives aux prépositions « *entre* », « *dans l'intervalle de* » et « *de... jusqu'à* » ont subi de légères modifications (cf. supra, tableaux 12, 13 et 14).

Quels seraient les apports du cognitivisme dans l'analyse des autres phénomènes linguistiques ?

2.2. Apports du cognitivisme en linguistique

À la lumière du développement précédent, nous retenons que « la recherche sur la cognition spatiale et le langage a constitué une des sources de la théorie de l'« *image schema* » ainsi que l'un de ses champs d'application les plus productifs¹ ».

Nous observons chez Desclès une valorisation des « représentations cognitives, qui peuvent dépasser le cadre strict des représentations opérées par le langage² ». Un tel constat cherche à établir le bien-fondé de cette nouvelle théorie dans l'explicitation des phénomènes linguistiques par rapport aux approches traditionnelles jugées a priori comme peu outillées et même moins pertinentes. Cette recherche d'une légitimité se perçoit dans toute la quantité d'ouvrages dédiés à la relation entre l'espace et la cognition³.

Le bon accueil fait à la linguistique cognitive s'est, avant tout, manifesté dans des arguments soulignant l'avantage des investigations spatiales dans l'appréhension du langage. C'est dans ce cadre que Vandeloise explique le motif de cette prédilection, en disant : « je me suis attaché à la description linguistique de l'espace parce que le domaine spatial permet une confrontation aussi exacte que possible entre le langage et ce qu'il exprime⁴ ». En effet, le sémantisme spatial est celui qui s'apprête le plus à une analyse cognitive par rapport aux autres champs d'application temporel et notionnel, où le principe de métaphorisation prendrait le relais comme processus mental.

Notons que la répartition des verbes locatifs de déplacement, selon Boons, nous a aidée à saisir les différentes configurations de l'intervalle spatial. Nous en avons déduit que la force reliant le localisateur et le localisé relève aussi des verbes⁵.

Comme ses prédécesseurs, cette nouvelle théorie avait le projet d'établir une systématique catégorique, qui s'est déployée dans l'analyse de plusieurs

¹ « *As research on spatial cognition and language has constituted one of the sources of image schema theory as well as one of its most productive areas of application* », dans Beate Hampe, *op. cit.*, p. 7.

² Jean-Pierre Desclès, *op. cit.*, 1991, p. 85.

³ Parmi les ouvrages les plus représentatifs l'approche cognitive nous citons : *L'espace en français* (Vandeloise, 1986), *Language and Spatial Cognition : An Interdisciplinary Study of the Prepositions in English* (Herskovits, 1986), *The Grammar of Space* (Svorou, 1993), *L'espace et son expression en français* (Borillo, 1998), *Space in language and cognition* (Levinson, 2003), etc.

⁴ Claude Vandeloise, *op. cit.*, 1986, p. 62.

⁵ Ludo Mélis, *op. cit.*, 2003, p. 49.

cognitivistes. À cet effet, « Clark propose un principe cognitif qui permet une interprétation unitaire¹ » de plusieurs scènes, en adoptant une approche psycholinguistique applicable à des thèmes tels que l'espace, le temps, l'acquisition du langage (l'enfant), etc.

Vandeloise explique l'apport de la géométrie dans la linguistique cognitive portant sur la description de l'espace. Il fait référence à nos représentations mentales des configurations uni- bi- ou tridimensionnelles dont rendent compte les prépositions et les autres catégories du langage.

Les cognitivistes ont, généralement, procédé à des explications qui se voulaient exhaustives en puisant dans des sources extralinguistiques diverses (logique, géométrie, psychologie, etc.). Ce choix méthodologique s'inscrit dans le cadre de leur thèse sur l'interdisciplinarité entre les différents domaines de connaissance.

En fait, les paramètres de la psychologie cognitive sont promus par cette linguistique récente dont l'objectif est d'expliquer la relation entre le cerveau humain et l'organisation de la langue. Cela s'atteste principalement dans la *Gestalt théorie*² élucidant la dichotomie *forme* vs *sens*, qui ne serait pas sans attache avec la distinction saussurienne *signifiant* vs *signifié*. Cette opération s'est manifestée dans la transposition d'un ensemble de concepts extralinguistiques dans l'analyse des prépositions spatiales, telles que l'imagination, l'image mentale, l'intuition, les facultés perceptives (représentations égocentrique vs allocentrique³).

Conformément aux modèles théoriques adoptés dans cette analyse, nous avons expressément fait abstraction de ce qui relève du psychologisme, pour son

¹ Claude Vandeloise, *op. cit.*, 1986, p. 146.

² La récupération de l'héritage gestaltiste dans le domaine des sciences du langage contemporaines s'attachait à l'explication de l'isomorphisme des perceptions, un certain holisme déployé dans les constructions linguistiques. « *Gestalt* : forme, figure, configuration, structure, ensemble... Ce mot de la langue allemande, qui trouve difficilement son équivalent en français ou en anglais, est précisément celui qui a donné son nom à l'un des courants majeurs de la psychologie. [...] Ils (les gestaltistes) y voyaient comme un modèle de la productivité de la pensée, en tout cas un corrélat perceptif de ce moment de discernement, ou *insight*... », dans Rosenthal, Victor et Visetti Yves-Marie, « Sens et temps de la Gestalt », *Intellectica*, vol 28, n° 1, 1999, p. 148.

³ Cf. « Egocentric vs. allocentric representation of space : - egocentrically, in terms of their relation to the body ; - Allocentric representation – cognitive maps, long-term memory for places and scenes and for their spatial arrangement across the landscape », dans Paul Douglas Deane, « Multimodal spatial representations », dans *Schemas in cognitive linguistics*, Mouton de Gruyter, Berlin, New York, p. 247.

inefficience et son inadéquation avec notre tentative de résolution cognitive des prépositions spatiales à intervalle. Car, comment une explication linguistique de ces unités grammaticales, se voulant objective, pourrait-elle se fonder sur la psychologie du locuteur dans différents contextes ?

Pour faire suite à ce bilan récapitulatif des principaux apports de la perspective cognitive dans l'explicitation des prépositions spatiales, nous nous devons de déterminer : Quelles seraient les questions linguistiques qui restent irrésolues dans l'approche cognitive ?

3. Limites de l'approche cognitive

Comme pour toute théorie à ses débuts, le cognitivisme a été accueilli par des avis mitigés entre les approbations de ses partisans et de ses défenseurs, d'une part, et les critiques des sceptiques et des détracteurs, d'autre part. Malgré l'importante contribution de la sémantique cognitive dans le traitement de ce sujet (cf. supra), plusieurs objections ont été formulées par un certain nombre de spécialistes des sciences du langage. Nous présenterons dès lors certaines d'entre elles, se rapportant à l'analyse des prépositions spatiales.

3.1. Limites de la sémantique cognitive dans l'analyse des PSI

Plusieurs linguistes ont riposté au déroutant succès du cognitivisme en soulignant la ressemblance entre d'anciennes notions et des nouvelles qui apparaissent sous d'autres appellations.

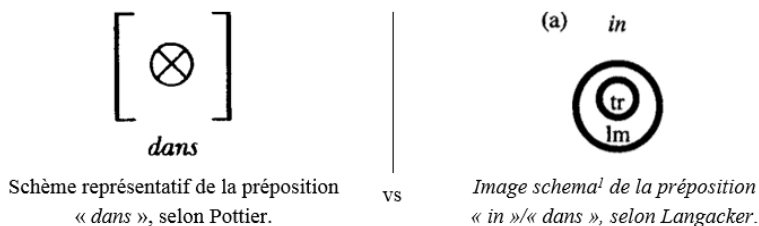
Ce phénomène s'atteste principalement dans le principe cognitif central de l'image mentale qui reprend une tradition linguistique présente depuis De Saussure avec son concept d'image acoustique et développée particulièrement dans les schèmes représentatifs de Pottier. Ce dernier a, en fait, réalisé plusieurs représentations schématiques relatives aux prépositions spatiales qui manifesteraient certaines analogies avec ce que les cognitivistes ont appelé plus tard « *image schema* ».

Afin d'élucider cette similarité des concepts de représentations schématiques et d'« *image schema* », nous faisons référence à la confrontation de la représentation de la préposition « *dans* » selon le concept de schème représentatif de Pottier¹ et le modèle cognitif d'image schema de Langacker² dans la figure suivante.

¹ Pottier, Bernard, *op. cit.*, 1992, p. 74.

² Ronald W. Langacker, *Cognitive Grammar A Basic Introduction*, Oxford University Press, 2008, p. 117.

Figure 58 : Confrontation de la représentation de la préposition « dans » selon le concept de schème représentatif de Pottier vs le modèle cognitif d'image schema de Langacker



Un des principaux problèmes, que soulèvent les opposants au cognitivisme, est lié à l'imprécision de la notion d'espace chez les auteurs de cette théorie. La mise en évidence de cet inconvénient a été illustrée par Rastier qui s'interroge sur la caractérisation de l'espace décrit par les prépositions :

est-ce un espace physique susceptible d'une métrique, un espace de sens commun relevant de la physique naïve – en fait un espace anthropologique qui serait reflété par les langues –, l'espace du vécu phénoménologique, ou enfin un espace transcendantal qui en serait le substrat ?¹.

La justification de cet inconvénient est donnée dans la réponse à la question précédente, selon laquelle « les études sur les prépositions se réfèrent en général au deuxième espace, sans toujours éviter un réalisme naïf. Ainsi Vandeloise définit-il la verticalité (en français) par la direction des fusées (sans doute zénithales, et non sol-sol)² ».

Cette sophistication stylistique relevant de la sémantique cognitive a été, sans conteste, présente dans notre volet explicatif des convergences et divergences de la triade prépositionnelle « entre », « dans l'intervalle de » et « de... jusqu'à ». L'aspect descriptif aurait tendance à alourdir les interprétations possibles et, par conséquent, réduirait l'apport de la perspective cognitive dans la résolution sémantique de cette triade.

Rastier critique davantage les nombreuses études de la sémantique cognitive réservées aux prépositions « spatiales » en notant qu'elles se heurtent toutes « au problème de la polysémie, aussi obsédant qu'insoluble³ » (cf. e.g. les multiples publications de Brugman et Lakoff sur la préposition *over* ; Talmy, 1983 ; Vandeloise, 1984 ; Jackendoff, etc.).

¹ François Rastier, « La sémantique cognitive. Éléments d'histoire et d'épistémologie », *Histoire Épistémologie Langage*, vol. 15, n° 1, 1993, p. 169.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

Dans son article *le malentendu cognitiviste*, Victorri discrédite ces recherches sémantiques en rétorquant : « comment la polysémie est-elle prise en compte dans le paradigme cognitiviste ? Le plus souvent, elle est tout simplement évacuée, comme un problème marginal qui n'intéresse ni les uns ni les autres¹ ».

Afin de renforcer cette critique, la résolution cognitive de la polysémie prépositionnelle par le biais de la métaphore a été un argument souvent récusé par les désapproubateurs de ladite théorie. Car, ils trouvent que ces référentialistes – en invoquant le mécanisme de la métaphore (Lakoff et Johnson 1980) – attribuent aux prépositions un premier sens concret spatial et des sens secondaires plus abstraits. Ce transfert métaphorique les expose à deux difficultés. La première consiste à dire que « le sens spatial n'est pas si "concret" et si "premier" que cela² », la seconde est corollaire au processus d'évolution sémantique par lequel les prépositions spatiales perdent leur propriété locative première.

Compte tenu de cet inconvénient majeur, nous sommes obligée d'admettre que la signification d'intervalle spatial bipolaire introduit par « *entre* » ne serait pas transférée métaphoriquement dans des emplois notionnels :

- de réciprocité, tels que « *entre nous* », « *entre eux* » :

285. ... il n'y avait [...] que des vieilles gens [...] pour rêvasser ou bavarder *entre* eux à petits coups... (Jacques Roubaud, *La Bibliothèque de Warburg*, 2002, p. 21).

- d'opposition :

286. ... l'opposition qui existe *entre* les deux acides. (Louis Pasteur, *Recueil de travaux*, 1895, p. 12).

- de même que l'expression figée (locution) « *entre autres* », etc. :

287. ... il démontrera, *entre* autres vérités : que le pain est le plus subtil des poisons... (Étienne de Jouy, *L'Hermite de la Chaussée-d'Antin ou Observations sur les mœurs et les usages parisiens au commencement du XIX^e siècle* : t. 2, 1812, p. 82).

Le transfert métaphorique allant de l'emploi spatial aux applications temporelle et notionnelle n'est pas un argument irrécusable induisant une remise en

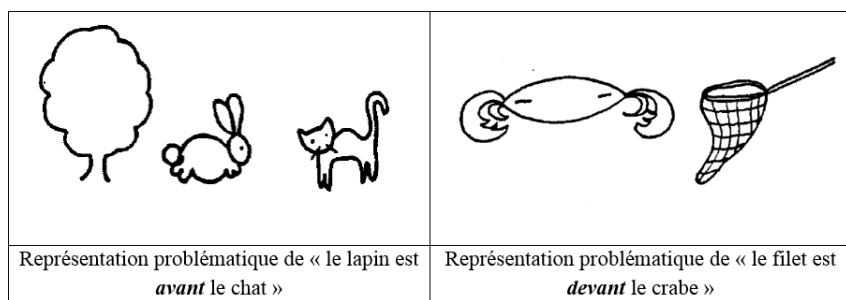
¹ Bernard Victorri, « Langage et Cognition : Le malentendu cognitiviste », 2000. Cité visité le 03 décembre 2016, <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00009483>.

² Bernard Victorri, « Langage et géométrie : l'expression langagière des relations spatiales », *Revue de Synthèse*, n° 124, 2003, p. 129.

question des bases de la linguistique cognitive en relation avec la description de l'espace. En effet, ces principes cognitifs se heurtent à l'inadéquation et l'inefficience de leur systématique avec les emplois non locatifs, par exemple. Ainsi, le schéma canonique construit autour des deux éléments cible/site cesse d'être un modèle opératoire absolu, prouvant son incompétence dans l'explicitation de bon nombre de prépositions telles que « avec », « sans », « selon », « malgré », « hormis », etc. Une telle faiblesse se répercutera, à juste titre, dans l'impossibilité de tenter une représentation de ce que les adeptes de cette théorie nomment « *image schema* ». Toute schématisation des notions abstraites serait improbable. C'est ce qui se déploie dans la difficulté de faire des images pour des idées abstraites comme la liberté, l'espoir, l'illusion, etc.

Encore faut-il reconnaître que les opérations mentales n'ont pas pu, ou du moins su élaborer des « *images schemas* » même de certaines prépositions dites spatiales, à l'instar de « chez » pour la différencier de « dans ». Aussi, l'attraction synonymique et la complexité du langage ne conduiraient-elles pas à une confusion schématique attestée par les doublets prépositionnels « avant » vs « après » par rapport à « devant » vs « derrière », etc. Cette défaillance se manifeste clairement dans les représentations de Vandeloise des prépositions « avant » et « devant », qui n'ont pas la pertinence des « *image-schemas* » cognitifs exposés plus haut (précisant : tr/lm). Chez ce linguiste, l'amalgame s'observe dans les deux illustrations suivantes :

Figure 59 : Figures de Vandeloise représentant respectivement les prépositions « avant »¹ et « devant »²



Ces deux représentations nous semblent problématiques, voire déroutantes dans la conception de la relation spatiale. En effet, l'observateur ne peut ni deviner la cible par rapport au site, ni déchiffrer la préposition servant à

¹ Claude Vandeloise, « L'avant / l'arrière et le devant / le derrière », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 16, n° 1, 1986, p. 282.

² *Ibid.*, p. 284.

établir la relation entre ces éléments de la scène spatiale. S'agit-il des prétendues prépositions « *avant* » et « *devant* », ou plutôt de « *entre* », ou de « *vers* », ou « *à droite* », ou « *à gauche* », etc. ?

Ces insuffisances ne mettent-elles pas en péril la logique cognitive promettant une systématique linguistique universelle ?

En outre, selon Fortis, certains cognitivistes comme Herskovits et Vandeloise « traitent exclusivement des emplois statiques des prépositions. On objectera qu'on ne peut circonscrire le sens d'une préposition en isolant arbitrairement une partie de ses emplois, en l'occurrence ses emplois dans des contextes statiques¹ ». Son objection se confirme dans l'examen des descriptions cognitives canoniques² relatives aux prépositions spatiales, cependant, nous avons essayé de pallier cette insuffisance dans notre analyse. Pour ce faire, nous nous sommes fondée sur la trichotomie aspectuelle de Descès, selon un développement représentant une typologie cognitive : statique, cinématique et dynamique.

Rappelons que, malgré le fait que les prépositions spatiales soient un domaine de prédilection dans lequel cette nouvelle linguistique a pu trouver un modèle d'analyse fonctionnel, les objections n'ont pas manqué de révéler quelques-unes de ses difficultés opératoires. Nous nous intéresserons, dans ce qui suit, à exposer ses insuffisances avérées par rapport à d'autres faits linguistiques.

3.2. Limites du cognitivisme dans la linguistique

Plusieurs linguistes se sont intéressés à l'examen des limites du cognitivisme. Dans ce cadre, Culioli reproche à cette théorie, au même titre que « la traduction automatique et l'intelligence artificielle » d'être trop marquées par le traitement informatique dans le domaine de la linguistique, d'engendrer un système théorique machinal trop sommaire et en inadéquation avec les divers phénomènes de langue. Plus encore, ce linguiste met en garde contre sa dénomination même, en disant :

un terme tel que cognition se révèle d'une dangereuse ambiguïté, car il est employé pour renvoyer à l'activité mentale, à la simulation, avec toute une

¹ Jean-Michel Fortis, « L'espace en linguistique cognitive : problèmes en suspens », *Histoire Épistémologie Langage*, vol. 26, n° 1, 2004, p. 48.

² Dans les illustrations exemplaires, beaucoup de cognitivistes se sont contentés de décrire les relations spatiales statiques dans des énoncés simplistes, afin d'en élaborer une systématique (cf. Claude Vandeloise, *op. cit.* « le curé est *avant* le ministre », p. 42, « le curé est *devant* le ministre », 1987, p. 112).

série de réductions incontrôlées entre l'activité de représentation et l'activité neuronale, pour ne donner qu'un exemple¹.

C'est cet aspect composite qu'on reproche souvent à cette école linguistique faisant référence à tout ce qui se rapporte à la cognition humaine. Gilbert Lazard précise qu'

on désigne comme « sciences cognitives » des disciplines prenant pour objet des aspects divers de l'activité sensorielle et intellectuelle par laquelle l'être humain prend connaissance du monde qui l'entoure. On y range la neurobiologie, la psychologie, l'intelligence artificielle, la théorie de la communication, la « philosophie de l'esprit », etc.².

La conceptualisation du cognitivisme met en doute le statut de la linguistique comme une science autonome. C'est ce qui se constate dans sa façon de décrire les relations spatiales, les relations sémantiques comme la synonymie, la polysémie, la théorie des prototypes, les représentations mentales (la systématique des « images schemas »). Afin de résoudre une distinction sens et forme, plusieurs linguistes se sont fondés sur des idées relevant de l'imagination, de l'intuition, c.-à-d. tout ce qui se rapporte aux processus psychologiques dans le traitement des structures langagières, s'inscrivant ainsi en faux contre la rigueur de la logique traditionnelle. Cela s'atteste dans l'argument de Talmy selon lequel

le langage "étend" aux domaines psychologiques et sociaux les concepts de l'interaction physique (d'une physique perçue et naïve, mais qui fut peut-être théorisée par Aristote). C'est la thèse, familière en linguistique cognitive, de la constitution métaphorique des espaces mentaux par ancrage dans la perception³.

Ainsi n'avons-nous pas souligné l'influence de la métaphore aristotélicienne du *vase* relative à la perception de l'espace comme lieu-contenant reprise dans les paramètres définitoires de la linguistique cognitive traitant de l'espace et de son lexique par « *container* ».

Jean Petitot considère que « l'une des principales difficultés de la grammaire cognitive (GC) est de trouver des outils mathématiques adéquats pour décrire

¹ Antoine Culioli, *op. cit.*, 1990, p. 12.

² Gilbert Lazard, « La linguistique cognitive n'existe pas », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, vol. 102, 2007, p. 3.

³ Yves-Marie Visetti, « La place de l'action dans les linguistiques cognitives », *Texte !* 1^{er} mars 1998 [en ligne], 1998, site consulté le 07 mars 2016, <https://bit.ly/2PaEg7E>.

l'information topologique et dynamique »¹. De fait, quoique cette grammaire cognitive ait essayé de systématiser le langage dans des relations élémentaires et concises, sa méthode d'analyse n'a pas su rendre compte de la complexité observable dans les productions discursives irréductibles à des équations systématisées.

À ce propos, nous ferons remarquer que l'illustration spatiale de la relation cible/site n'a pas été si pratique dans des contextes littéraires accumulant plusieurs éléments pour décrire l'un de ses formants (C/S) ou éliminant l'un d'eux, etc. (cf. supra, le verbe d'état implicite). Afin de remédier à cette lacune, nous avons été contrainte d'opter pour une sélection des cas les plus prototypiques s'accommodant à une interprétation cognitive pour valider son efficience.

Selon Jean Petitot, au défaut des formules mathématiques s'ajoute une seconde difficulté liée au fait que « le contenu de la perception est corrélé à une ontologie qualitative, une phénoménologie, du monde naturel »². Ces deux aspects se présentent comme des inconvénients majeurs de l'applicabilité de cette théorie.

Dans le même ordre d'idées, Visetti souligne l'incapacité de cette nouvelle théorie à résoudre quelques phénomènes importants dans les sciences du langage. Il précise, à cet égard, que

les linguistiques cognitives n'avaient guère rendu compte de l'action, si ce n'est, et encore bien faiblement, au niveau d'une agentivité primaire dépourvue de profondeur intentionnelle et temporelle. *La conclusion que nous voudrions soutenir est qu'il s'agit là d'une simple conséquence du choix d'arrêter la sémantique au niveau d'une analyse ou construction de scène.* À ce niveau, forces et Gestalts suffisent.

La déficience réside sans doute au niveau de la synopsis isolée et réductrice, car « aucune "scène" ne peut totaliser »³ une action ou les extensions d'un verbe. En effet, il reproche à cette nouvelle théorie d'avoir négligé l'intentionnalité contextuelle (non topologico-dynamique).

D'ailleurs, il indique que les interprétations qui en découlent demeurent, tout compte fait, des descriptions peu fructueuses. Ainsi, dans sa sémantique, la vision

¹ Jean Petitot, « Syntaxe topologique et grammaire cognitive », *Langages*, 25^e année, n° 103, 1991, p. 99.

² *Ibid.*

³ Y.-M. Visetti, 1998, *op. cit.*

du « caractère d'acte devient trop souvent pure contemplation de mouvements entièrement projetés dans les espaces construits ». Ce constat s'observe

dans l'analyse de *il vit au-delà de la colline, la prairie descend jusqu'à la rivière, il y a dans cette vallée une maison tous les kilomètres*, [où] l'intériorité et la mobilité du regard disparaissent, et les célèbres diagrammes des linguistiques cognitives se contentent d'afficher en pointillé la trace des balayages¹.

Il est nécessaire de mentionner, entre autres, des contestations réfutant à cette nouvelle théorie l'exclusivité et l'originalité de l'aspect interdisciplinaire.

Pottier considère, à cet effet, que

depuis une vingtaine d'années, les publications qui se réclament de la linguistique cognitive sont très nombreuses. Mais cette orientation, en fait, n'est pas nouvelle. Les ethnologues et ethnolinguistes, confrontés à des cultures très diverses, se sont toujours préoccupés des représentations de l'espace, du temps, du monde, à travers des langues très variées.²

Par ailleurs, ce linguiste trouve inadmissible, dans le récent *Vocabulaire des sciences cognitives*³, une remarque du genre :

« en France, la psychomécanique de Gustave Guillaume est un bon exemple de linguistique cognitive avant la lettre ».⁴ Quand on sait que Guillaume a publié son système de l'article en 1919 et que des dizaines d'élèves ont contribué au développement de ses vues depuis ces cinquante dernières années, on comprend mal ce que signifie « avant la lettre » : Rosch ? Langacker ?⁵

Compte tenu du développement précédent, nous déduisons que les schématisations cognitives, axées sur le principe d'images mentales, n'ont presque rien de

¹ *Ibid.*

² Bernard Pottier, « Le temps, l'espace et les autres dimensions cognitives », [en ligne : <https://bit.ly/2KQC7si>], site consulté le 17 août 2019.

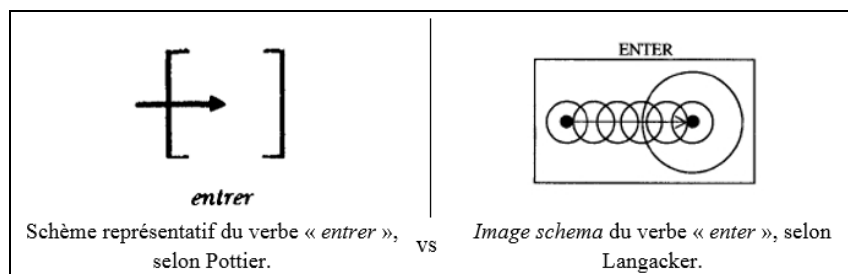
³ Quoique Pottier ait développé des affinités avec les modèles cognitifs essentiels, à vocation universelle, il souligne son désaccord avec cette linguistique récente dans des thèmes fondamentaux comme la réfutation de la primarité spatiale et la particularité distinctive de ses schèmes représentatifs. C'est ce qu'il confirme dans l'explication de « cette théorisation, qui a recours aux schémas, n'est pas pour autant "localiste". Elle est de nature topologico-abstraite, avec une applicabilité à l'espace, au temps et aux domaines notionnels, comme nous le présentons depuis quarante ans ». Bernard Pottier, « Pensée et cognition », *Faits de langue*, n° 1, 1993, p. 99.

⁴ O. Houde, D. Kayser, O. Koenig, J. Proust & François Rastier, *Vocabulaire des sciences cognitives*, Presses Universitaires de France, Paris, 1998, p. 327.

⁵ Bernard Pottier, « Le Temps, l'Espace et les autres dimensions cognitives », dans *Actas do 1º Encontro Internacional de Linguística Cognitiva* (Porto, 29/30. 5. 98), Ed. Fátima Silva Mário Vilela, Faculdade de Letras do Porto, 1999, p. 223.

nouveau, car le souci de représentativité s'est déjà manifesté dans les travaux linguistiques plus anciens. Ainsi, nous observons une similarité des configurations, qui ne se sont pas restreintes au domaine des prépositions spatiales pour toucher d'autres catégories principales de la langue, telles que le verbe. La figure suivante illustre la confrontation de la représentation du verbe « *entrer* » selon le concept de schème représentatif de Pottier¹ vs image schema cognitif de Langacker².

Figure 60 : Confrontation de la représentation du verbe « *entrer* » selon le concept de schème représentatif de Pottier vs image schema cognitif de Langacker



De surcroît, le fait que la sémantique cognitive ait élaboré la systématique du *réseau radial*, qui a été même exploitée dans l'analyse de certaines prépositions spatiales, a suscité de nombreuses remises en question d'ordre théorique. C'est en ce sens que Jean-Luc Manguin et al. signalent que « on sait qu'historiquement la diversification du sens s'effectue de manière radiale (processus de « rayonnement » selon Darmesteter) »³.

En effet, les processus conceptuels basés sur la construction d'un réseau radial, sous forme de diagrammes, auraient repris la structure en forme d'étoile de Darmesteter⁴ – afin de faire la distinction entre le sens prototypique et les sens périphériques⁵. Cette ressemblance est démontrée dans la figure 61).

¹ Bernard Pottier, *op. cit.*, 1992, p. 78.

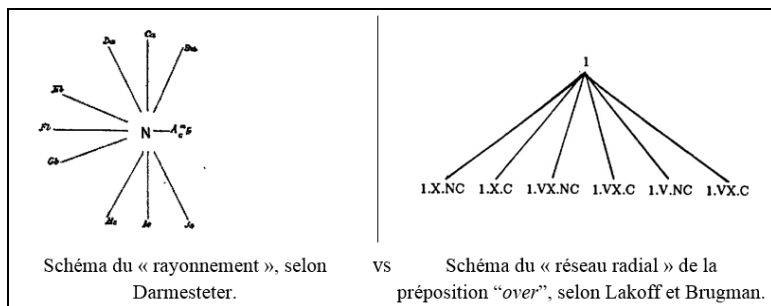
² Langacker, Ronald W., *op. cit.*, 2008, p. 33.

³ Jean-Luc Manguin, Jacques François, Rembert Eufe, Ludwig Fesenmeier, Corinne Ozouf, et al.. « Le dictionnaire électronique des synonymes du CRISCO un mode d'emploi a trois niveaux », dans *Cahier du CRISCO n°17*. 2004, p. 11.

⁴ Arsène Darmesteter, *op. cit.*, 1950, p. 75.

⁵ George Lakoff et Claudia Brugman, « Cognitive Topology and Lexical Networks », dans *Lexical Ambiguity Resolution : Perspectives from Psycholinguistics, Neuropsychology and Artificial Intelligence*, Morgan Kaufman Publishers, San Mateo, 1988, p. 499.

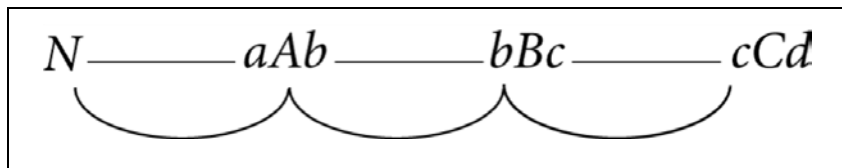
Figure 61 : Comparaison du schéma du « rayonnement » de Darmesteter et du schéma du « réseau radial » des cognitivistes



Précisons que les cognitivistes ne font pas référence à la théorie du « rayonnement » de Darmesteter, de même qu'ils font abstraction de l'importance de la diachronie dans l'explication de l'enchaînement sémantique. Malgré les quelques tentatives¹ qui aspiraient à remédier à cette déficience en alliant cette nouvelle approche sémantique avec la linguistique diachronique, les développements recueillis sont considérés comme douteux et insatisfaisants. Dans cet ordre d'idées, Rastier évalue les contributions des courants linguistiques qui font appel à l'évolution historique du langage, en mettant en parallèle structuralisme et cognitivisme, pour en déduire un grand écart dans leurs apports. Ainsi, « dans le domaine de la diachronie, les contributions de la sémantique structurale sont, à vrai dire, de longue date notoires (cf. les travaux de Alinei, Lüdtke, Baldinger, Coseriu, Geckeler, etc.). En revanche, si la problématique cognitive a pu la stimuler (cf. les travaux de Koch, 1995, et de Blank, 1997), il reste que la sémantique cognitive diachronique (Sweetser, 1990, par exemple) n'a pas ou pas encore marqué de progrès théoriques ou pratiques notables : elle ne fait le plus souvent que retrouver des problèmes bien connus (cf. Nyckees, 1997 ; voir cependant Geeraerts, 1997)² ». Ce qui fait ressortir un problème d'ordre méthodologique et scientifique, étant donné qu'ils décrivent la polysémie sans tenir compte de l'évolution historique du mot. Pourtant, cet aspect constitue le moteur illustrant la dynamique du langage à travers les changements sémantiques des unités qui le constituent. Ce changement diachronique a déjà été illustré par Darmesteter comme suit :

¹ Cela s'atteste dans certains travaux cognitivistes, notamment dans *From etymology to pragmatics* (Sweetser, 1990), *Diachronic Prototype Semantics* (Geeraerts, 1997), *Pour une archéologie du sens figuré* (Nyckees, 1997), etc.

² Rastier, François, « De la sémantique cognitive à la sémantique diachronique : Les valeurs et l'évolution des classes lexicales », dans *Théories contemporaines du changement sémantique, Mémoires de la société de linguistique de Paris*, t. IX, Louvain : Peeters, 2000, p. 135.

Figure 62 : Schéma de l'enchaînement des changements sémantiques

Pierre Cadiot et Yves-Marie Visetti soulignent l'importance du concept de continuum dans la description de l'évolution des emplois. Ainsi, un sens nouveau se substitue à un sens ancien progressivement, « on a plutôt affaire, alors, à un continuum, où le motif se diffracte à travers diverses dimensions, plus ou moins chargées par chaque acception »¹.

Ce principe de continuum du changement expliciterait, néanmoins, l'évolution diachronique de la locution prépositive « *en l'intervalle de* ». De fait, à partir de cet exemple : « *en l'intervalle d'icelles tours sont traictz comme de arcz fundibulles, arbalestes, et toutes autres manieres de choses missibles* ». (F. Bourgoine, *Bataille Judaïque*, III, éd. 1530)².

Il serait question d'un emploi résiduel constituant la preuve d'un sens spatial premier, qui serait évincé graduellement pour être supplanté par les valeurs temporelle et notionnelle pour les compléments introduits par cette locution prépositive.

Ne s'agit-il pas en quelque sorte d'une accusation dans les propos de Rastier citant « “Une science qui avance, déclarait Minsky, n'a que faire de son passé” ». Cette amnésie tactique permet évidemment de prodiguer les découvertes à peu de frais, en empruntant largement à des devanciers qu'il est plus aisé de taire que de surpasser ». À ce propos, il fait référence à l'un des fondateurs du cognitivisme – pour attirer l'attention sur l'inquiétant retentissement de cette nouvelle linguistique :

On se souvient comment Fillmore avait découvert les cas en 1968, ce qui lui valut une gloire universelle. Cette amnésie touche non seulement les prédécesseurs, mais encore les collègues, et l'on trouvera décent le pillage au sein d'un même paradigme, pourvu qu'il ne soit pas revendiqué comme tel³.

¹ *Motifs linguistiques et construction des formes sémantiques schématicité, généricité, figuralité*, Pierre Cadiot Yves-Marie Visetti paru dans D. Lagorgette, P. Larrivee (eds.) *Representations du Sens linguistique 2002*, p. 19-48, LINCOM Europa, LINCOM Studies in Theoretical Linguistics.

² Frédéric Godefroy, *op. cit.*, p. 346.

³ François Rastier, *op. cit.*, 1993, p. 155.

Au-delà de l'inconvénient de la non-autonomie, une quantité de linguistes ont dénoncé l'idée motrice des cognitivistes puisant dans tous les domaines de la connaissance et surtout dans les sciences sociales. Ce cas a été manifeste dans les propos de Langacker qui « dit partager avec Lakoff “la vision (devenant rapidement réalité) d’une linguistique non objectiviste qui reflète la pleine richesse de notre vie mentale” (1987b : 385)¹ ». Rastier s'étonne du caractère confus et évasif d'une telle linguistique quand il nous dit que

par le postulat de non-autonomie, les cognitivistes renoncent en fait à délimiter un objet, pour se conformer à des objectifs, comme de refléter « la pleine richesse de notre vie mentale », programme qui pourrait être celui d'une phénoménologie, et qui fut celui d'une idéologie à la Tracy².

Il est tout à fait aberrant d'appréhender des questions dans le domaine des sciences du langage en se fondant sur des données extralinguistiques, telles que l'intuition, l'association des éléments par le groupement et la condensation de ce qui relève du perceptif, du sensoriel, etc. Les linguistes cognitifs ont emprunté ces paramètres qui ont servi dans le domaine de la psychologie à décrire les processus mentaux et ont essayé de les mettre à contribution dans leurs travaux descriptifs.

De fait, cette expérimentation, qui s'obstinait à appliquer le schème psychologique opératoire d'images mentales dans le domaine de la sémantique comme concept cognitif universel, entraînerait certaines ambiguïtés et controverses. Il s'agit d'une certaine confusion dans la mesure où les productions individuelles des locuteurs ne sont ni d'une accessibilité évidente, ni aisément intelligibles. Un tel constat réduirait la plausibilité de l'interprétation, comme formulé par ceux qui ont contesté l'applicabilité du psychologisme en linguistique, en répliquant, à ce propos : « l'ouvrage illustre de Johnson-Laird, *Mental Models* (1983) tentait comme l'indique son titre de concilier la psychologie et la théorie des modèles, au juste prix d'un appauvrissement réciproque³ ».

La naissance et l'essor remarquable de cette nouvelle théorie ont été mal accueillis par les défenseurs de la linguistique classique. Lazard trouve qu'« il n'y a guère de linguiste aujourd'hui qui ne se flatte de pratiquer la ou une linguistique cognitive. Le cognitif est à la mode⁴ ».

Étant donné que le cognitivisme est considéré, pour certains, comme une compilation de données diverses, où l'on cherche à établir des connexions

¹ *Ibid.*, p. 164.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 160.

⁴ Gilbert Lazard, *op. cit.*, 2007, p. 1.

entre les différents domaines de connaissance, l'interprétation linguistique qui en découle se révèle assez problématique et même inefficace à certains égards. Ses défenseurs ont, à mauvais escient, cru que le recours aux méthodes qui ont réussi dans les autres domaines scientifiques, garantirait la réussite de leur projet ambitieux, c.-à-d. celui d'une linguistique rigoureuse et universelle. Or, leur méthode logico-formelle n'est qu'une systématique inférentielle limitée, qui s'est heurtée au défi de l'applicabilité aux variations des cas linguistiques, comme démontré dans les limites précitées.

La tendance encyclopédiste de cette nouvelle linguistique l'expose à l'écueil de la non-autonomie. De cette manière nous déduisons que cette spécificité inhérente en constitue l'inconvénient, car « cette mode comporte un risque, celui de noyer le linguistique dans le cognitif, autrement dit d'oublier sa spécificité¹ ».

Dans son article intitulé *la linguistique cognitive n'existe pas*, Lazard trouve incompréhensible le statut de cette linguistique. À cet effet, il précise que si la pensée conceptuelle est corrélée au langage, ou si la linguistique est appréhendée comme une discipline connexe et distincte, « dans les deux cas la notion de linguistique cognitive est obscure. Dans le premier, toute linguistique est cognitive ; dans le second, aucune ne l'est² ».

Aux termes de ce développement portant sur les limites du cognitivisme, nous en déduisons que la critique de toute nouvelle théorie constitue une constante à laquelle on ne peut échapper. C'est ce qui a été explicité dans un ouvrage intitulé *la psychologie cognitive* : « aucune théorie scientifique ne prétend au statut de "théorie définitive" ». Le progrès réside plutôt dans la confrontation des théories existantes, la mise à jour de leurs lacunes, et c'est de cette analyse critique que peut naître une nouvelle approche³ ».

Le fait que le cognitivisme a été remis en question avait pour objectif de révéler quelques-unes de ses insuffisances dans le domaine linguistique, sans aller jusqu'à présumer sa fausseté théorique. Partant de la relativité des approches (classique et cognitive) dans les sciences du langage, qui souvent fournissent des résolutions partielles voire critiquables, nous nous devons de rappeler que nous avons essayé de les exploiter à bon escient dans notre étude. Ce qui nous a permis de valider l'efficacité fonctionnelle du cognitivisme dans l'analyse des prépositions spatiales. En effet, cette approche puise sa légitimité

¹ *Ibid.*, p. 14.

² *Ibid.*, p. 3.

³ Jean-Luc Roulin, *Psychologie Cognitive*, Bréal, 2006, p. 231.

dans la quantité des apports qui demeure de loin plus importante que les imperfections signalées (cf. supra).

4. Conclusion

L'alternative cognitive propose un modèle descriptif (à partir des repères élémentaires : cible/site) en mesure d'élucider le fonctionnement des PSI. C'est ce qui a motivé sa sélection dans la résolution de la triade « *entre* », « *dans l'intervalle de* » et « *de... jusqu'à* ». D'ailleurs, tout au long de ce volet explicatif de ces prépositions, nous nous sommes servie de la terminologie cognitive disposant d'un lexique élaboré et qui nous a été profitable dans la description des scènes spatiales.

Rappelons, toutefois, que cette linguistique récente a eu recours à un système logico-formel inférentiel puisant dans différents domaines de connaissance, afin de représenter comment le cerveau organise le langage. Cette application des diverses facultés humaines dans le traitement des phénomènes linguistiques a relégué au second plan l'intérêt pour les structures syntaxiques en faveur d'une *sémantique connexionniste*¹. En effet, la sémantique cognitive avait pour projet de modéliser une analyse qui serait le reflet des structures mentales. C'est ce qui s'est déployé dans le recours aux facultés perceptives ainsi qu'aux références psychologiques de schèmes opératoires intuitifs², les *images mentales* (appelées aussi *image schemas* ou *espaces mentaux*), etc.

À partir de ces hypothèses et de ces méthodes d'analyse appliquées au langage, le cognitivisme présente un système linguistique hétéroclite qui ne se conçoit pas comme une discipline autonome. Nous pouvons lui reprocher un impressionnant vocabulaire formaliste susceptible d'entraîner parfois une incompréhension de la scène en question, surtout dans ce qui relève du psychologisme. Cette déficience est due à la prédilection de la représentativité engendrant une analyse linguistique cognitive qui se restreint à l'aspect descriptif des faits traités.

Au vu des différents écueils du cognitivisme que nous avons pu répertorier dans cette partie pratique, nous nous sommes intéressée à la délimitation de ses déficiences dans le champ linguistique. Dès lors, le problème principal serait en relation avec le modèle théorique cognitif, ayant l'ambition d'instaurer

¹ Cf. entrée « Connexionnisme » : Inform. Branche de l'intelligence artificielle qui utilise les réseaux de neurones. – REM. On emploie aussi *connexionniste*, adj. et n. Le Grand Robert.

² Cf. Jean Piaget, *op. cit.*, p. 181.

une systématique rationnelle concise inspirée des formules scientifiques, qui cesse d'être viable dès que nous essayons de l'appliquer aux différentes réalisations linguistiques. C'est ce que nous avons pu observer, à partir de l'étude des PSI. Suite à un tel constat, nous reconnâtrons l'échec partiel du modèle théorique cible/site contrarié par son inapplicabilité et même son inadéquation aux extensions temporelle et notionnelle, ainsi qu'aux prépositions ne disposant pas de l'aptitude à introduire le sémantisme locatif.